

Écrire entre Québec-Corée-Japon ケベック・韓国・日本の狭間で書く

Ook CHUNG

ウーク・チョング

1

Ce qui caractérise mon parcours, c'est que ma vie a été marquée par une série de passages qui ont eu une influence profonde sur ce que je suis, ce que je pense, mes choix de vie, ce qui fait que même si je suis né au Japon comme vous qui êtes ici, ma vision du monde est probablement très différente de la vôtre.

Je suis né à Yokohama, d'un père coréen et d'une mère *Zainichi* née dans le Kyushu. Ma famille a émigré au Canada quand j'avais deux ans. Si j'écris en français, je le dois à mon père. J'ai longtemps pensé que si mon père a décidé de s'installer dans une ville francophone, c'était par amour pour les lettres françaises, ce qui n'est pas complètement faux puisque lui comme ma mère ont grandi dans la vénération des grands auteurs français, Romain Rolland, Gide, Maupassant, etc., qu'ils nous ont fait lire à notre tour. *Jean-Christophe* était notre livre de chevet familial.

Entre parenthèses, j'ai appris récemment que mon père, quand il était jeune, a choisi de s'inscrire dans le département de français de l'université Yonsei parce qu'il y avait une forte proportion de filles dans les classes de littérature (cela n'a pas changé, comme j'ai pu le constater durant mes trois années d'enseignement dans une université sud-coréenne : 95% de mes étudiants de français étaient des filles).

Lorsque mon père a été interviewé par l'ambassadrice du Canada au Japon, où il s'était marié avec ma mère, l'ambassadrice n'a pas été trop contente que mon père ait préféré Montréal à Edmonton ou Saskatoon, des villes en plein boom économique et en recrutement d'immigrants. Mon père tenait mordicus à aller dans une ville francophone du Canada. Quand l'ambassadrice lui a demandé s'il était au courant qu'on parlait français à Montréal, mon père a dit oui, j'ai pris des cours à l'université

en Corée.

Le français a peu à peu remplacé le japonais qui était ma première langue (je n'ose pas dire ma langue maternelle, étant donné que je me suis toujours considéré comme coréen).

À bien des égards, je me considère comme une « banane », c'est-à-dire asiatique en apparence mais blanc à l'intérieur. Mais quand j'ai eu 30 ans, mon intérêt pour l'Asie s'est réveillé et je me suis mis à faire des voyages au Japon d'abord, et en Corée ensuite, pendant toute la période de 1993 à 2006, ce qui fait que même si l'Asie a été presque complètement absente de ma jeunesse, je me sens quand même qualifié pour pouvoir parler un peu de l'Asie dans mes livres. J'ai des liens familiaux au Japon et en Corée.

J'aimerais aborder le premier thème important – le sentiment d'appartenance. Contrairement à mes frères aînés et à mes deux petites sœurs nées à Montréal, mon sentiment d'appartenance au Québec a été un échec quand à l'âge de 13 ans j'ai vécu des expériences de racisme et d'exclusion, un phénomène que vous, les Japonais, connaissez à votre façon sous le terme d'« *ijimé* ». Cette expérience négative a eu un impact profond sur le reste de ma vie, c'est elle qui finalement m'a mené à l'écriture (qui est à la fois un métier et une manière de poser des questions et de chercher à savoir qui on est) et à ma décennie de voyages en Extrême-Orient. Là, au milieu des Japonais et des Coréens, j'avais l'illusion de ne pas être différent pour une fois – ce qui était vrai physiquement, mais tout le contraire culturellement, puisque je n'ai jamais appris à parler le coréen et que j'ai perdu l'usage de la langue japonaise tôt dans ma vie.

Quoiqu'il en soit, chaque fois que je retourne en Asie, j'éprouve cette sensation de bien-être d'être fondu dans la foule, d'être en sécurité. C'est un sentiment presque familial. C'est pourquoi j'aime tant me retrouver dans les Chinatown des villes occidentales que je visite.

Mais, autant ce sentiment de fusion me procure un bien-être indicible, autant j'ai soif de diversité. Je suis fier de ma ville, Montréal, ainsi que des autres grandes villes du Canada (Toronto, Vancouver) qui sont parmi les plus multiethniques au monde. J'aime voir la diversité des races quand j'emmène mon fils à l'école, c'est une sensation presque aussi forte que le sentiment de fusion quand je me retrouve en Asie dans les bains de foule. Comment concilier ces deux sentiments d'appartenance,

de communautarisme? D'un point de vue logique, on me reprochera d'être en contradiction avec moi-même. Or, je me rends compte que je n'ai pas besoin de choisir entre une société homogène (comme le Japon, la Corée, etc.) et une société multiethnique. Ces deux sentiments coexistent et ne sont pas nécessairement en compétition l'un avec l'autre. Il y aura toujours un besoin de se retrouver parmi des visages semblables, c'est sans doute une pulsion tribale qui remonte aux débuts des civilisations, mais avec la mondialisation, le développement des moyens de transport et des mouvements d'immigrations, on sera de plus en plus exposé au cosmopolitisme. L'équilibre entre le communautarisme homogène des sociétés conservatrices et le communautarisme hétérogène des sociétés en mutation se trouve dans l'interculturalisme qui permet de garder l'un, sous la forme de regroupements sociaux (par exemple, les églises coréennes ou les cercles de haïkus à Montréal), et l'espace public.

Dans la cour d'école de mon fils, qui est un lieu de socialisation capital qui façonne les façons de penser autant que le fait l'éducation, je peux voir toutes les races, tous les groupes ethniques, culturels, et religieux. Une croix peut signifier que quelqu'un est de confession chrétienne, un burqua ou niqab peut signifier la religion musulmane, un kipa est le symbole pour la religion juive, etc. L'espace public, bien que saturé de symboles religieux, n'en demeure pas moins laïc, et il y a non seulement tolérance pour les autres cultures, mais aussi harmonie. Je crois sincèrement que la majorité des Canadiens préfèrent la diversité à l'homogénéité; autrement dit, s'ils avaient le choix, ils préféreraient vivre avec des gens qui ont d'autres façons de penser plutôt que de vivre dans une société où tout le monde pense de la même façon, croit à la même religion, porte les mêmes symboles. C'est presque une question d'écologie psychique, pour emprunter le terme de Pierre Nepveu dans *Écologie du réel*, comme la biodiversité qui fait la richesse d'une flore ou de la faune. Je ne dis pas qu'il n'y ait pas d'éléments intolérants, fanatiques, xénophobes. On ne vit pas dans le meilleur des mondes, hélas, et les sociétés libérales sont aussi les plus criminalisées...

Au Canada, on a souvent parlé de multiculturalisme. Mais le multiculturalisme ne mène pas nécessairement à l'interculturalisme, qui est lui ouverture à l'autre. Le multiculturalisme, politique du gouvernement canadien mis en place dans les années 1970 sous Pierre-Elliott Trudeau, a été dénigré parce qu'il débouchait selon certains

sur des positions de fermeture et de repli sur soi. Il y a certainement eu des échecs, comme l'atteste le cas tragique d'une famille afghane dont les parents, bien qu'ayant immigré au Canada, voulaient à tout prix préserver les valeurs en pratique dans leur pays d'origine et refusaient à leurs trois filles de socialiser avec des Canadiens d'autres ethnies; les parents, qui sont maintenant en prison, sont accusés d'avoir comploté l'accident meurtrier de leurs trois filles, ainsi que de la première épouse du père qui pratiquait la polygamie. Un autre cas, moins choquant, est la communauté hassidique à Montréal. Bien que pacifique et sympathique, cette communauté juive est connue pour vivre en vase clos.

Pour ceux qui veulent en savoir plus sur le multiculturalisme canadien, au bon sens du mot, je vous recommande *Fragiles lumières de la terre, Ces enfants de ma vie, Un jardin au bout du monde* de notre auteure canadienne Gabrielle Roy.

2

L'écriture migrante est un terme qui a fait son émergence dans les années 1980 pour désigner une floraison d'écrivains publiant au Québec mais dont les origines sont ailleurs¹. Je pense à des auteurs comme Dany Laferrière que vous avez accueilli il y a deux ans, Ying Chen, Sergio Kokis, Aki Shimazaki, une Japonaise d'origine, Kim Thuy, pour n'en nommer que quelques-uns². Quand on dresse un trombinoscope des écrivains migrants, on est frappé par la diversité -non seulement des visages, des races, mais de leur *persona* même d'écrivain. Un Dany Laferrière ne ressemble en rien à une Ying Chen, et pourtant leurs noms sont pratiquement mariés lorsqu'on évoque l'écriture migrante québécoise. Laferrière exploite les médias (télévision, radio, presse) avec brio, et même si son *showmanship* semble peu seyant à un écrivain, Laferrière a le mérite d'avoir compris que le succès de l'écriture migrante est intrinsèquement relié à la visibilité sociologique du facteur ethnique. En ce sens, l'écriture migrante n'est pas un courant littéraire comme un autre. Le Québécois moyen ne s'intéresse pas a priori aux littératures étrangères. Il s'intéresse aux écrivains migrants parce que les Haïtiens, les Chinois, les minorités visibles font de plus en plus partie du paysage sociologique québécois.

L'écrivain migrant doit-il être un ambassadeur de l'interculturel?

En 2008, j'ai reçu une proposition de participer à la Semaine québécoise des

rencontres interculturelles, un événement promu par le Ministère des communautés culturelles du gouvernement du Québec, en vigueur depuis 2003. On me proposait de faire une tournée des écoles secondaires et d’y rencontrer des étudiants en vue de faire connaître la culture coréenne et japonaise, appuyé par une compagnie de spectacles littéraires qui mettrait en scène des extraits de mes œuvres. Même si j’ai décliné la proposition, non sans un sentiment de culpabilité à l’idée de me dérober à un « devoir » éthico-social envers mes cultures d’origine encore peu connues, je souligne ce fait parce que l’écrivain migrant est souvent perçu comme un ambassadeur de l’interculturel qui aurait pour tâche d’harmoniser sa communauté d’origine avec la société d’accueil. Or, le paradoxe – et c’est une des raisons de mon refus – est que l’écrivain est souvent quelqu’un de timide, de solitaire, un « amant des ombres » pour reprendre le titre d’une de mes nouvelles, et il n’est guère à l’aise sous les projecteurs. C’est comme si on demandait à un introverti d’aller faire une série de conférences sur l’introversion devant des foules. En outre, malgré la bonne foi des personnes en cause dans ce projet, comment éviter le piège potentiel que l’écrivain soit instrumentalisé par un agenda politique? L’écrivain ne travaille pour personne d’autre que lui-même. Il est clair que si j’avais accepté la proposition j’aurais contribué à faire avancer la cause de l’interculturalisme, de l’harmonie entre les groupes sociaux au sein de la société; mais tel n’est pas mon rôle. L’écrivain n’est ni un travailleur social ni un politicien. Il ne fait qu’exprimer son malaise.

L’écrivain migrant, écrivain accidentel

L’écrivain migrant, par ailleurs, n’est pas un écrivain comme un autre. Dans mon cas, je me suis toujours considéré comme un écrivain accidentel. C’est-à-dire que s’il n’y avait pas eu immigration, je ne serais certainement pas devenu un écrivain. Jusqu’à mon adolescence, mon tempérament – solaire, si je peux utiliser cette métaphore (car pour moi, l’écriture s’ourdit dans l’ombre, à l’instar de la métaphore des pousses de soja dans *Un berceau au bord de la mer* de Yu Miri) – m’inclinait vers le sport, la musique, les arts plastiques. Mais tout a basculé à l’adolescence quand j’ai vécu une expérience de rejet à l’école à cause de ma race. On m’a fait savoir que je n’étais pas un vrai Québécois à cause de mes yeux bridés, de mon nom; et je dirais que ma vraie migration a commencé à partir de là, de cet échec d’intégration à la société québécoise car sur les lieux de l’école je n’étais pas

accepté. Toute mon œuvre découle de cet « accident de parcours » et le jour où j'aurai exorcisé ce traumatisme identitaire, je cesserai peut-être d'écrire, car je ne me vois pas écrire des Harry Potter ou des romans juste pour le plaisir d'écrire de belles histoires. Écrivain accidentel veut aussi dire écrivain temporaire, sporadique.

Écrivain migrant, écrivain topique

Par quelle fatalité historique l'écrivain migrant est-il assujéti à un horizon d'attente bien circonscrit? À telle enseigne que l'on peut postuler que l'écriture migrante est une sous-catégorie de l'autofiction, le personnage étant présumé être le délégué du parcours de l'auteur. On fera de son corpus une analyse sociologique de préférence à une analyse philosophique ou psychanalytique. L'écrivain migrant n'a pas la liberté d'écrire : « Longtemps je me suis couché de bonne heure... », « La marquise sortit à quinze heures... ». Le récit migrant commence canoniquement par un fracassant et dramatique « QUI SUIS-JE? », déclencheur existentiel flanqué d'un « D'où venons-nous? » et d'un « Où allons-nous? » Il doit nécessairement parler de l'Ailleurs, de l'exil, de l'immigration, du déracinement, de la nostalgie, du racisme, etc. D'où l'engouement des thésards universitaires pour les écrivains migrants qui sont parmi les plus commodes à thématiser.

3

Je ne suis pas un théoricien de l'écriture migrante et je ne sais même pas si le terme de nouveau courant littéraire s'applique à l'écriture migrante. Certains écrivains migrants eux-mêmes sont réfractaires à la notion d'un courant d'écriture migrante, préférant le décloisonnement en faveur d'une littérature universelle. D'autres comme Joël Des Rosiers par exemple, qui est à la fois poète et a publié des essais comme *Théories caraïbes*, font appel à des théoriciens de la créolité ou à la littérature-monde, de sorte que ces écrivains migrants échappent aux frontières interculturelles du Québec pour une littérature transculturelle.

Je ne suis pas spécialiste de l'écriture migrante comme ces auteurs d'études critiques. Je n'ai donc pas lu ces dernières, sauf les ouvrages de Clément Moisan et de Simon Harel et uniquement en vue de cette conférence. Ma seule contribution à l'écriture migrante est d'offrir une perspective personnelle, via des histoires, des émotions. Mais j'aimerais quand même réagir à certaines des choses que j'ai lues

dans les ouvrages de Moisan et Harel et qui ont éveillé chez moi des résonances.

La société québécoise a beaucoup évolué au cours des quarante-sept années que j'y ai vécues. Si je reprends les quatre divisions temporelles de Clément Moisan dans son histoire de l'écriture migrante au Québec (de 1937 à 1997), la littérature québécoise est passée du mode uniculturel (de 1937 à 1959) au pluriculturel (de 1960 à 1974), ensuite à l'interculturel (de 1976 à 1985) et finalement au transculturel (de 1986 à aujourd'hui). C'est dans les années 60 que le terme québécois a remplacé canadien-français et que la société québécoise a fait le virage d'une société traditionnelle à la Révolution tranquille.

Dans *Les passages obligés de l'écriture migrante*, Simon Harel établit la distinction entre émigrant et immigrant par exemple (dans mon cas familial, l'émigrant ce sont mes parents qui ont fait le choix d'émigrer et l'immigrant, ce sont moi et mes frères trop jeunes pour être conscients des enjeux d'un environnement social plutôt qu'un autre). Plus intéressant encore pour moi est la notion d'*oikos* – du grec pour habitat – dont Simon tire la notion psychique d'habitabilité. Le nouveau-né qui n'a pas encore ouvert les yeux ou a une vision floue habite un tout petit espace. Pour le bébé prématuré, cela peut être l'incubateur. Je me rappelle une image sur un calendrier : un bébé tenant dans l'empan d'une main d'homme...

Plus la personne est jeune, plus son champ perceptuel est restreint. Cela est admirablement illustré dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais, où la focalisation interne du nouveau-né ne dépasse pas les pieds de la grand-mère Antoinette, au ras du sol pour ainsi dire. L'enfant a un *oikos* beaucoup plus modeste qu'un adulte, de sorte que lorsque mes parents m'ont fait immigrer au Canada à l'âge de 2 ans, on pourrait penser que cela ne m'a pas beaucoup affecté puisque j'étais encore trop jeune pour avoir une conscience bien définie de mon entourage. Après tout, une balançoire ressemble à une balançoire, un terrain de jeux à un autre terrain de jeux, un bac de sable à un autre bac de sable. Mais en même temps je crois que l'enfant, pour moins étendu que soit son champ de conscience, absorbe en revanche une foule de sensations tactiles, gustatives (la nourriture d'un pays), olfactives, auditives (la musique d'une langue), tout une sensibilité préverbale qui n'a pas besoin de transiter par la conscience.

Un bébé n'a pas de notion de pays, ni de ville, pas même de rue – en revanche, il a besoin plus que quiconque d'un habitat, c'est-à-dire d'un espace de sécurité et de

pourvoirie qui garantira son épanouissement; ce peut être les bras et le sein de sa mère; plus tard, ce sera le jardin ou le terrain de jeux. Mes parents semblent en avoir été conscients, lorsqu'ils ont acheté et emménagé une balançoire grandeur nature à l'intérieur de notre appartement de Montréal, comme si, symboliquement, les enfants que nous étions encore n'avaient pas vraiment quitté le Japon qui se réduisait, comme je l'ai dit, à un terrain de jeu dans notre conscience d'enfants.

Ai-je été « traumatisé » par la transition brusque du Japon au Canada? Oui et non. Je crois que ma conscience n'en a pas souffert mais que, quelque part au tréfonds de mon être, des cellules tactiles, auditives, olfactives se sont mises en jachère – et elles n'ont été réveillées que lors de mes voyages de retour au Japon dans ma trentaine.

La troisième notion intéressante que j'ai recueillie chez Harel, c'est la notion d'un legs mémoriel que l'enfant hérite de ces parents. Le legs mémoriel n'est pas la même chose que l'héritage culturel qui est un plein identitaire, alors que le legs mémoriel est un creux identitaire. Ainsi, moi qui suis né au Japon – en passant, ce n'est pas rien que d'être né dans le Chinatown de Yokohama, ville portuaire réputée pour son cimetière des étrangers et son cosmopolitisme, comme si dès ma naissance j'accumulais les signes d'hybridité culturelle –, je me suis toujours pensé et déclaré coréen sans jamais avoir mis les pieds en Corée ou sans avoir appris à parler le coréen, quoique ce fût là une identité fantôme héritée inconsciemment de mon père.

Par ailleurs, je voudrais introduire une notion typiquement japonaise, la psychologie de l' « *amaé* » (Takeo Doi) et l'inscrire dans l'optique psychanalytique de Harel qui associe le pays natal au fantasme de la mère. Deux ans, direz-vous, ce n'est pas beaucoup, mais c'est suffisant pour avoir été « nurturé » – pardonnez cet anglicisme, mais je n'en vois pas l'équivalent en français, si ce n'est pour materné ou imprégné (il faudrait inventer un néologisme qui se situerait quelque part entre biberonné et élevé) – dans la sensibilité de l'*amaé*. Contrairement au complexe de l'orphelin, j'ai été surprotégé par l'affection de ma mère et toute ma vie, j'en ai gardé une relation de pensée magique au monde. C'est la psychologie de la dépendance affective que Takeo Doi développe. Je veux dire par là que j'ai toujours fantasmé une patrie maternante et cela mettait la barre tellement haute que j'ai senti partout du rejet, faussant ainsi les rapports avec les autres (comme lorsque je suis allé en Corée la première fois, je recherchais cette fraternité, ce familialisme, et je me sentais

«volé» de mon dû quand je ne rencontrais qu'indifférence). Je boudais comme un garçon de cinq ans quand le monde ne m'offrait pas ma ration attendue d'affection, alors que, objectivement parlant, le monde ne me doit rien – la Corée non plus car pour avoir droit à un dû, il faut y être un contribuable³.

Je ne sais pas si j'ai hérité du côté paternel du sentiment de han, mais j'ai vécu ce han indirectement à travers mon père qui a été expulsé de la Corée du sud pour des raisons politiques et qui ne pouvait plus y retourner sous peine d'emprisonnement ; mon père a dû couper les ponts avec sa famille restée là-bas et toute sa vie, il m'a tenu un double langage, celui d'être immensément fier d'être coréen et, paradoxalement, de ne jamais y mettre les pieds car il jugeait la situation trop dangereuse pour ses propres enfants; j'en ai longtemps voulu à mon père de me transmettre ce legs mémoriel schizoïde, être et ne pas être à la fois. Et toute mon enfance a baigné dans le trauma de l'espionnage hérité de la guerre froide régnant entre les Coréens eux-mêmes, dont certains étaient, il faut le dire, de vrais espions du côté nord-coréen ou sud-coréen! Cela ne fait pas une ambiance très épanouissante pour un *kyopo*.

Par ailleurs, dans mon expérience personnelle, le sentiment du pathos de m'a plus quitté depuis le rejet massif que j'ai ressenti à l'adolescence. J'ai développé un syndrome de *otaku* – je vivais dans un monde imaginaire. *Otaku* en japonais signifie deux choses : habitat et univers fantasmatique. C'est là l'*oikos* qui m'a fait office de demeure – jusqu'à la découverte de l'écriture. Lorsque j'étais adolescent, j'ai mené la vie d'un *hikikomori*. Mon *oikos* se réduisait aux quatre murs de ma chambre, j'ignorais qui étaient mes voisins, j'ignorais les détails de ma ville, etc. Ma chambre aurait pu être dans n'importe quel pays et c'est pour cela, je crois, qu'il m'a été étonnamment facile de passer du stade *hikikomori* et sédentaire au mode radicalement opposé de globe-trotter, car même quand j'allais à l'autre bout du monde, je sortais rarement de ma chambre d'hôtel qui me sécurisait à la manière de ma chambre de Montréal.

Je suis passé de l'*oikos* de l'*amaé* – la sphère maternelle – au giron de ma chambre d'*hikikomori* aux Chinatown qui correspondait à ce que Antonio d'Alfonso appelait « communauté ». Montréal a son Chinatown, sa Petite Italie, sa Petite Bourgogne, son Petit Portugal, sa petite France, etc. Il y a en effet ce côté mosaïque à Montréal, mais la différence entre multiculturalisme et interculture, c'est la

différence entre l'immigrant qui n'a jamais appris à communiquer avec la langue des autres et ces jeunes élevés après la loi 101 qui sont capables de naviguer entre leur culture d'origine et la langue commune.

4

Actuellement, j'enseigne la littérature québécoise à de jeunes adultes montréalais. Dans mon cours, j'essaie d'exposer la pensée de mes étudiants à des figures autres que celles du discours dominant, à voir l'envers de la médaille, à penser dialectiquement. J'essaie d'instiller en eux une sensibilité à la différence, comme les voix des auteurs francophones amérindiens ou des écrivains migrants néo-québécois.

De par mon parcours personnel, celui d'un Canadien d'origine coréenne né au Japon mais ayant grandi à Montréal, et en charge de quatre groupes de jeunes adultes dont la majorité est blanche, je me permets de faire ce que mes collègues de souche canadienne-française (en passant, je suis la seule minorité visible dans notre département de français qui compte une cinquantaine d'enseignants) ne songeraient pas à faire : injecter une sensibilité métissée dans l'enseignement de la littérature.

Du monoculturel au pluriculturel

C'est un phénomène connu que lorsque l'homme, la femme, la personne de la rue lit les journaux, son regard va d'abord s'orienter vers les nouvelles qui le concernent de près, peut-être un incendie ou un accident dans son quartier, dans sa ville. Dans le jargon journalistique, c'est ce qu'on appelle la « loi de proximité », laquelle informe le montage éditorial du journal. Il a des antennes pour tout ce qui touche à sa communauté, alors que les autres nouvelles échapperont à son radar, malgré leur gravité.

C'est cela qui explique que l'on s'émeuve pour des crimes commis dans notre voisinage, alors que l'on reste insensible à des génocides perpétrés quotidiennement à l'autre bout du monde, ou à des famines en Afrique qui déciment des populations. On peut déplorer ce « deux poids, deux mesures » mais les sociétés seront plus ou moins sensibilisées à ces réalités que si elles y ont été préparées par une culture de la diversité. La littérature peut jouer ce rôle de bouillon de culture hétérogène dans des sociétés homogènes.

Durant les années du gouvernement Trudeau (dans les années 70, 80), la politique du multiculturalisme – que l’on oppose souvent au modèle du melting-pot américain – a eu l’effet d’une certaine ghettoïsation des communautés culturelles. La mosaïque multiculturelle n’a fait que reproduire en série l’homogénéité des solitudes, plutôt que de favoriser l’intégration d’une culture consensuelle. On peut dire que cette solitude persiste toujours dans le cas des Premières Nations, voire de manière tragique et scandaleuse.

Le paysage littéraire a beaucoup évolué depuis les années 70. Le panthéon littéraire québécois de ces années-là s’inscrivait dans une dialectique entre l’homme d’ici, terme qui désignait métonymiquement le Canadien-français, et l’élite anglophone : Hubert Aquin, Réjean Ducharme, Anne Hébert, Michel Tremblay, Gaston Miron, Marie-Claire Blais composaient le paysage littéraire avant la vague des écrivains dits migrants. Sur le marché de la littérature québécoise, le facteur ethnique peut être une prime de séduction. On n’a qu’à penser à Dany Laferrière, à Ying Chen, à Aki Shimazaki, à Kim Thuy, devenus des références incontournables dans le milieu littéraire québécois. Ces écrivains immigrants ont choisi de s’exprimer directement en français. L’apport de cette vague dite aussi néo-québécoise a été ce que l’on appelle le métissage culturel, qui est un autre nom pour l’interculturalisme.

La vague des écrivains migrants, dont je suis, a fait un pas en avant en s’exprimant directement en français. Le public francophone a fait le reste du chemin en accueillant, à bras ouverts et par des prix institutionnels, des imaginaires importés d’autres pays, comme la Chine, Haïti, le Japon, la Corée, le Vietnam et j’en passe. Ce métissage culturel s’accompagne d’une plus grande intégration des minorités ethniques dans la démographie du Québec comme du Canada, de telle manière que la littérature interculturelle sert de pont pour la compréhension mutuelle au sein de la population civile.

Pour conclure...

Pour finir, j’aimerais parler de ma mère. Parce que c’est d’elle en partie que je tiens mon gène littéraire, tout comme elle le détenait de ma grand-mère. Je ne puis dissocier mon histoire individuelle de l’expérience de *zainichi* de ma mère et à son tour, de l’expérience d’émigrant de la Corée de ma grand-mère maternelle ou de mon père. La maturité nous apprend à voir qui l’on est non pas uniquement par rapport à

soi, mais dans la perspective multigénérationnelle de l'histoire familiale tout entière.

Ma mère écrit de très beaux tankas et haikus. Elle aurait pu devenir un écrivain mais un sentiment de honte l'en a toujours empêchée : honte de ne jamais avoir été totalement acceptée comme Japonaise – depuis son enfance, même dans son cercle d'amies, il y avait toujours une clôture invisible qui la séparait de celles-ci – et honte aussi de manier la langue japonaise sans pouvoir en faire autant dans sa langue maternelle, le coréen. Cela a toujours été le dilemme de ma mère, ce qui l'a empêché de donner plein essor à son élan littéraire. Mais que ma mère exprime sa sensibilité en coréen ou en japonais ou en n'importe quelle autre langue du monde, cela importe-t-il vraiment? J'aimerais citer l'auteur francophone d'origine chinoise Shan Sa :

Mais dans l'absolu, si l'on s'élève vers tout ce qui est à l'origine de nos (...) cultures, tout ce qui est dans la pureté même de nos (...) civilisations, alors beaucoup de choses se ressemblent. Finalement, il ne reste que très peu de notions. La notion du beau. La notion de l'amour. La notion de la nature, des regards, des gestes. Sur ces quelques notions, les grandes civilisations se rejoignent. (*La langue française vue d'ailleurs*, p. 252-253)

Cela fait quarante ans maintenant que ma mère habite le Québec. Elle est tout de suite tombée amoureuse du multiculturalisme canadien, de l'harmonie des races dans la foule, l'autobus et le métro (il y a parfois des accrochages, concédons-le). En passant, si vous vous arrêtez un jour à la station de métro Mont-Royal, vous verrez un poème de Gérald Godin, ce poète politicien, sur tout un pan de mur intitulé « Tango de Montréal », un hymne en hommage aux ouvriers immigrants des usines et fabriques de Montréal. À Montréal, on bloque des rues entières certains jours de l'année pour un festival des Nuits d'Afrique, ou un festival chinois, portugais, grec, italien, etc.

L'héritage ultime de mes parents finalement, c'est de m'avoir donné une grande liberté. J'adore cette liberté de pouvoir parler sans réserve des choses que j'aime et que j'aime moins dans telle ou telle de mes trois cultures. Cette liberté, j'en suis bien conscient, ma mère ne l'avait pas du temps qu'elle était au Japon. Pas plus que les *zainichi* de son époque. Qu'en est-il des *sansei* et *yonsei*? espérons qu'ils sont plus

libres de parler et de critiquer s'il le faut ce qui doit l'être. C'est ce que le Québec m'a appris.

Merci du fond du cœur du privilège d'être invité par vous au Japon mais le vrai privilège est dans cette tribune que vous m'offrez et dans ces oreilles que vous me prêtez...

(Ook CHUNG, professeur de littérature française au Cégép du Vieux Montréal)

Notes

- 1 Dans le milieu des années 1980, on a qualifié l'écriture des écrivains immigrants d'*écriture migrante*. Le terme s'est substitué à celui d'écriture immigrante pour désigner précisément une façon d'écrire qui délaisse les sentiers battus, qui va à l'aventure, qui (...) L'expression *écriture migrante* ou métisse vient d'un écrivain néo-québécois, Robert Berrouët-Oriol et date de 1986. (Clément Moisan et Renate Hildebrand, *Ces étrangers du dedans*, p. 264)
- 2 Clément Moisan et Renate Hildebrand argumentent dans *Ces étrangers du dedans* sur la nécessité de remplacer l'expression « littérature migrante » par « écriture migrante », et nous adopterons désormais cette dernière dénomination qui inscrit les œuvres des auteurs néo-québécois à l'intérieur de la littérature québécoise. «L'idée d'une histoire de l'écriture migrante au Québec répondait à cette première nécessité, celle de ne pas parler, comme on le fait couramment, de « littérature migrante ». S'il existe au Québec une littérature migrante au sens strict du terme, elle doit être différente de la littérature québécoise, entendue comme littérature nationale.» Clément Moisan, *Écriture migrantes et identités culturelles*, Montréal : Nota Bene, 2008, p. 45.
- 3 « Être Indien, comme être Blanc, cela change, se redéfinit sans cesse, se nourrit d'emprunts, d'emprunts payés en retour par sa contribution au reste du monde » (Collins cité in *Être écrivain et Amérindien au Québec*, p, 70.)